16e ANNÉE. — N° 23

France : 10 Centimes. — Extérieur : 15 Centimes

18 FÉVRIER 1911

LES TEMPS NOUVEAUX

POUR LA FRANCE

Un an . . . . 6 fr.
Six mois . . . . 3 »
Trois mois 1 50

LE NUMÉRO : 10 Centimes

Ex-Journal "LA RÉVOLTE"

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Avec un Supplément Littéraire

POUR L'EXTÉRIEUR

Un an . . . . 8 fr.
Six mois . . . . 4 »
Trois mois . . . . 2 »

LE NUMÉRO : 15 Centimes

Administration et Rédaction : 4, rue Broca, PARIS (Ve)

SOMMAIRE

AVIS

Les bureaux, sauf le mercredi, sont ouverts, tous les jours, de 2 h. à 5 heures de l'après-midi, et le dimanche matin, de 10 heures à midi.

GROUPE DES " TEMPS NOUVEAUX "

Vendredi, 24 février, à 8 h. 1/2 du soir, au Restaurant Coopératif, 49, rue de Bretagne, Causerie par les camarade H. L. et E. Y.

SUJET :

Le Militarisme révolutionnaire

CAPITALISTES ET VOLEURS

A propos des tragédies de Houndsditch et Sidney Street

Dans une ruelle de la City, on fait une tentative de vol contre une bijouterie, et les voleurs, surpris par la police, se sauvent en se frayant un passage à coups de revolvers. Plus tard, deux des voleurs, découverts dans une maison de l'East-End, se défendent encore à coups de revolvers, et meurent dans la bataille.

Au fond, rien de bien extraordinaire dans la société actuelle, si ce n'est l'énergie exceptionnelle avec laquelle les voleurs se sont défendus.

Mais ces voleurs étaient des Russes, peut-être des réfugiés russes, et peut-être aussi qu'ils allèrent dans un club anarchiste les jours de réunion publique, quand il était ouvert à tout le monde. Et naturellement la presse capitaliste en profite pour partir en guerre contre les anarchistes. A entendre les journaux bourgeois, on croirait que l'anarchie, ce rêve de justice et d'amour entre les hommes, n'est autre chose que le vol et l'assassinat ; et certainement on réussit, avec ces mensonges et ces calomnies, à détourner de nous beaucoup de gens qui seraient avec nous, s'ils savaient seulement ce que nous voulons.

Il ne sera donc pas inutile de dire encore une fois quelle est la position des anarchistes relativement à la théorie et à la pratique du vol.

Un des points fondamentaux de l'anarchisme est l'abolition du monopole de la terre, des matières premières et des instruments de travail, et par là l'abolition de l'exploitation du travail d'autrui par les détenteurs des moyens de production. Toute appropriation du travail d'autrui, tout ce qui sert à mettre un homme en état de vivre sans donner à la société sa quote-part de production, est, au point de vue anarchiste et socialiste, un vol.

Les propriétaires, les capitalistes ont volé au peuple, par la violence ou par la fraude, la terre et tous les moyens de production, et en conséquence de ce vol initial, ils peuvent soustraire, jour par jour, aux travailleurs les produits du travail. Mais ils ont été des voleurs heureux, ils sont devenus forts, ils ont fait des lois pour légitimer leur situation et ils ont organisé tout un système de répression pour se défendre aussi bien contre les revendications des travailleurs que contre ceux qui voudraient les remplacer en faisant comme ils ont fait eux-mêmes. Et maintenant leur vol à eux s'appelle propriété, commerce, industrie, etc. ; le nom des voleurs étant réservé, dans le langage commum, à ceux qui voudraient suivre l'exemple des capitalistes, mais qui, arrivés trop tard et dans des circonstances adverses, ne peuvent le faire qu'en se mettant en lutte contre la loi.

Cependant la différence des noms couramment employés ne suffit pas à cacher l'identité morale et sociale des deux situations. Le capitaliste est un voleur qui a réussi par son mérite ou par celui de ses ancêtres ; le voleur est un aspirant capitaliste qui n'attend que de réussir pour devenir un capitaliste de fait, et vivre, sans travailler, du produit de son vol, c'est-à-dire du travail d'autrui.

Ennemis des capitalistes, nous ne pouvons pas avoir de sympathie pour le voleur qui aspire à devenir capitaliste. Partisans l[illegible] propriation faite par le peuple au profit tout le monde, nous ne pouvons, en tant qu'anarchistes, avoir rien de commun avec une opération dans laquelle il ne s'agit que de faire passer la richesse des mains d'un propriétaire dans celle d'un autre.

Naturellement j'entends parler du voleur professionnel, de celui qui ne veut pas travailler et cherche les moyens pour pouvoir vivre en parasite sur le travail d'autrui. C'est toute une autre chose quand il s'agit de l'homme à qui la société nie les moyens de travailler et qui vole pour ne pas mourir de faim et ne pas laisser mourir de faim ses enfants. Dans ce cas le vol (si l'on peut l'appeler comme ça) est une révolte contre l'injustice sociale, et peut devenir le plus sacré des droits et même le plus impérieux des devoirs. Mais de ces cas, la presse capitaliste évite de parler, parce qu'alors, elle devrait faire le procès de l'ordre social qu'elle a mission de défendre.

Certainement le voleur professionnel est, lui aussi, en grande partie, une victime du milieu social. L'exemple qui vient d'en haut, l'éducation reçue, les conditions répugnantes dans lesquelles on est souvent obligé de travailler, expliquent facilement comment des hommes, qui ne sont pas moralement supérieurs à leurs contemporains, mis dans l'alternative d'être des exploités ou des exploiteurs, choisissent d'être exploiteur, et essayent de le devenir par les moyens qui sont à leur portée. Mais ces circonstances atténuantes peuvent s'appliquer aussi aux capitalistes ; et il n'en reste que mieux démontrée l'identité substantielle des deux professions.

Donc les idées anarchistes ne peuvent pas pousser les gens à devenir voleurs pas plus qu'à devenir capitalistes. Bien au contraire, en donnant aux mécontents un idéal de vie supérieure et un espoir d'émancipation collective, elles détournent, autant que possible, dans le milieu actuel, de tous ces agissements légaux ou illégaux, qui ne sont qu'une adaptation au sy tème capitaliste et tendent à le perpétuer.

Malgré tout cela, le milieu social étant si puissant et les tempéraments personnels si différents, il peut bien y avoir parmi les anarchistes, quelques-uns qui se mettent voleurs, comme il y en a qui se mettent commerçants ou industriels ; mais dans ce cas les uns et les autres agissent ainsi non pas à cause de leurs idées anarchistes, mais malgré ces idées.

E. Malatesta.

En Verreries Françaises

L'Exploitation des Enfants

A mesure que l'industrie verrière se développait, à mesure que les très riches patrons verriers de Normandie (1) s'ingéniaient à utiliser la main-d'œuvre enfantine pour intensifier la production et en réduire le prix de revient; à mesure aussi que le recrutement des enfants devint difficile autour des verreries mêmes, on eut recours aux *enfants assistés*. L'A. P. trouva dans les verreries un précieux débouché pour le placement de ses pupilles; ce fut un malheur de plus pour ces derniers.

L'A. P. en donna sans compter, chaque verrerie en eut une colonie plus ou moins nombreuse, selon ses besoins; ces enfants ne furent jamais désignés autrement que : *les bâtards*. On disait d'un maître verrier : il a tant de bâtards; et du tenancier de la colonie : c'est un tel qui tient la *bâtarderie*.

C'était une situation que d'être bâtardiers, on se faisait des rentes en grattant sur la maigre pension des petits malheureux.

Ce n'est pas, comme le disent les patrons verriers, de l'histoire très ancienne, les choses étaient encore en l'état en 1906, et ce n'est qu'à cette époque, lorsque nous dénonçâmes cette odieuse exploitation, que l'A. P. commença à se faire tirer l'oreille pour donner des pupilles. Mais la mesure ne fut pas de rigueur, et tandis que la Seine-Inférieure n'en donne plus directement aux verreries, l'Oise et d'autres départements continuent à en fournir. C'est ainsi que la verrerie de Feuquières (Oise) en a encore une trentaine, tandis que celle de Vieux-Rouen (Seine-Inférieure), qui appartient aux mêmes patrons, n'en obtient plus.

Ces enfants une fois en verrerie étaient la chose du patron, parqués et nourris comme des animaux, strictement rationnés, ils devaient trimer au gré du maître, sans répit et sans révoltes, maltraités par le maître, maltraités par les ouvriers, insultés, battus et brûlés par ces derniers; toujours aux travaux les plus durs, les plus rebutants.

Elle est douloureuse l'histoire (2) des *bâtards* dans les bagnes dont nous parlons; ils sont en grand nombre devenus verriers, on peut les voir dans les verreries blanches, les faire parler; ils ne font point mystère de leur origine, ni des misères qu'ils ont subis; ils ont la haine des maîtres et des *bâtardiers* qui, de dix à vingt ans les ont exploités et pressurés.

En possession de ces enfants, les patrons les ont fait verriers; les bâtards ont travaillé jusqu'à leur majorité pour la *croûte et la savate*. Ouvriers souffleurs de 16 à 21 ans ils coûtaient aux maîtres de 60 à 75 francs par mois — 45 fr. lorsqu'ils étaient plus jeunes — alors qu'ils tenaient la place d'un ouvrier payé 150 à 200 fr. par mois.

Quand ces petits malheureux n'avaient pas toute la docilité voulue, ils étaient sur un rapport du maître, envoyés à *l'école* correctionnelle d'Aumale.

Il n'y a pas qu'un bagne d'enfants à Aumale, il y en a deux; le deuxième c'est la verrerie. Le maître de cette usine, nommé Lefebvre, ne se contentait pas de les battre, ou de les faire battre par ses contremaîtres; il avait des cellules dans la verrerie, ou les turbulents étaient enfermés dès leur journée terminée, et mis au pain sec. Dans ces cellules réduites, et fermées par une simple grille, les malheureux enfants étaient obligés de se tenir debout, livrés à l'air vif de la nuit; c'est dans cet état qu'ils reprenaient le travail le lendemain matin.

On m'assure que ces cellules existent toujours; mais il est difficile de les voir; n'entre pas qui veut à la verrerie d'Aumale.

Obligation était faite aux petits d'aller à la messe le dimanche, faute de quoi, ils étaient privés des quelques sous de poche que le maître leur donnait généreusement.

En 1906, les *gamins* de la verrerie vieille du Tréport, insuffisamment nourris — la pension était de 1 franc par jour — dérobaient de la nourriture aux ouvriers qu'ils servaient.

A la même époque, à la verrerie de Val-d'Aunoy, ces enfants étaient parqués une trentaine à la fois dans une *poterie* hors de service, dont les fenêtres étaient planchées; ils couchaient sur la paille, et insuffisamment nourris, plusieurs avaient faim.

Lorsqu'une verrerie était en grève le patron se dispensait de les nourrir en les passant à d'autres verreries qui les occupaient. En maintes circonstances, ces jeunes gens, bien que syndiqués, durent faire le *jaune*.

La situation de ces petits parias fut dénoncée par nous dès la constitution des Syndicats de Normandie, nous mîmes des noms sur les faits, ça fit quelque bruit; on commença par améliorer l'ordinaire des batarderies. Mais les abus étaient tels, qu'après enquête l'A. P. reprit une grande partie des pupilles, et dans la Seine-Inférieure, n'en donna plus.

C'est une perte sèche pour les exploiteurs d'orphelins de la région; aussi rusent-ils pour en retrouver. Ils ne les demandent plus directement à l'A. P. ils les font demander par des ouvriers verriers qui les prennent avant treize ans, et ensuite les occupent en verreries. On nous assure que cela se passe au Courval et à Vieux-Rouen.

Nombre d'abus ont disparu, mais il en subsiste; on les cache un peu mieux. J'ai dit dans un précédent article que les verriers ne partageaient qu'à demi notre campagne contre l'exploitation des enfants; aussi, c'est de moins en moins qu'ils nous signalent les abus. Ne parlons pas des *gamins*, disent-ils, sans quoi les patrons n'en trouveraient plus. Cela dénote un bel état d'inconscience, mais c'est ainsi.

Mais si les frottements sont moindres, si les bâtarderies sont mieux tenues, l'infernal travail subsiste, et l'A. P. pourvoie toujours aux verreries. Or le travail qu'ils font n'est pas un travail d'enfants; ils y sont surmenés, et inévitablement maltraités. Mais tout est caché, étouffé, les maîtres ne veulent à aucun prix faire parler des enfants.

Les patrons ont tiré de l'exploitation de ces enfants des profits considérables, les bâtarderies étaient avec les économats une des clefs des verreries. Et en revanche qu'ont fait les verreries de ces enfants? Les verreries sont des fabriques d'alcooliques, et les orphelins n'ont pas échappé au contact; le surmenage, les privations, l'exemple et l'entraînement les ont conduit à l'alcoolisme.

Et la fabrique continue à produire, presque tous les verriers de Normandie boivent en moyenne un demi-litre d'eau de vie par jour; on boit à tour de rôle au même récipient. Les petits gamins vont chercher la goutte, on les encourage à faire les courses en leur laissant un fond de bouteille ou de marmite.

Les trois quarts des anciens pupilles de l'A. P. sont alcooliques et moralement et physiquement misérables.

Les orphelins qu'on livre aux verreries ne font que des parias, nous nous offrons à guider une enquête qui prouvera ce que nous affirmons. La verrerie pour ces enfants équivaut au bagne; les enfants de verriers ne veulent plus des verreries, ceux placés par Santol s'en sauvent; les *bâtards*, eux, doivent y rester, trimer et souffrir, voués aux insultes, au surmenage, chair à corvées, chair à bénéfice, chair à souffrance.

J'ai dit qu'à Feuquières ces enfants n'ont cessé de souffler dans les flacons, à même le *mince* des cols encore chauds, qu'après la publication des articles du *Matin*; ce soufflage des enfants est une coutume criminelle, qui profite aux patrons et aux ouvriers qui travaillent aux pièces — c'est tellement vrai que les ouvriers n'osent plus avouer qu'ils *font casser et souffler au mince* — mais elle surmène les enfants.

Du reste après les abus signalés et reconnus, il est permis de se demander par quelle influence certains maîtres verriers obtiennent encore des malheureux pupilles. Nous avons des raisons pour douter, un maître de verrerie, nous disait naïvement un jour — c'était au temps du *bloc* — qu'il était fermement partisan du *bloc*, et appartenait au Comité Mascuraud, parce que ça lui permettait d'obtenir des enfants de l'A. P.

Ch. DELZANT.

(1) C'est surtout en Normandie que sévit l'exploitation des *enfants assistés*.

(2) Voir pour plus de détails les n[os] déjà cités de *La Vie Ouvrière*.

Des Formes de Grèves Nouvelles

(Suite)

Dans l'article précédent (1) nous avons montré qu'une des tares de la société actuelle résidait surtout dans sa production défectueuse, que le Capitalisme en était responsable, que logiquement il lui était impossible de rien changer à sa façon de produire et que les ouvriers, sur qui pèsent surtout cette mauvaise production, pouvaient la transformer en une production utile. Sous le nom de « méthode du bien faire » nous avons indiqué une manière de réaliser cette transformation. Nous avons vu aussi que la méthode du bien-faire entraînait immédiatement pour les ouvriers cette règle de conduite : refus absolu d'employer, dans quelque travail que ce soit, des matières mauvaises ou nocives; refus absolu de vendre une marchandise avariée.

Aux raisons que nous avons données dans le précédent article pour adopter cette méthode, ajoutons-en quelques autres aujourd'hui.

Tout d'abord, les raisons pratiques. Le sabotage donne de mauvais produits, la méthode du bien-faire n'en donne que de bons. En tant que consommateur, l'ouvrier a donc un intérêt pratique de premier ordre à bien faire plutôt qu'à saboter.

Au point de vue du perfectionnement technique, comment l'ouvrier acquerrait-il de l'habileté en sabotant? Il est impossible de le concevoir; à mal faire on ne peut que perdre l'habileté manuelle. Or tout le monde — donc chacun — gagne à ce que les professionnels soient habiles.

Autre raison pratique, mais d'ordre général. Les grèves trouvent une part de leur succès dans la faveur de l'opinion publique. Or, l'opinion publique ne pourra qu'être favorable à des grèves ayant pour but une amélioration : amélioration des produits de consommation, amélioration des services publics, etc., etc.

(1) *Temps Nouveaux*, n[os] 5, 19 et 20.

Dans les grèves qui ont eu lieu jusqu'à ce jour, l'ouvrier ne semblait s'occuper que de son seul intérêt ; il ne trouvait donc un soutien effectif que parmi les ouvriers de la même corporation ou de corporations voisines ; jamais les anciennes grèves n'ont réuni l'unanimité à peu près absolue des suffrages : trop de gens en souffraient et en souffraient sans escompter dans l'avenir aucune compensation. Les grèves que nous préconisons ne sont pas susceptibles du même défaut, bien au contraire, et l'opinion publique soutiendra les ouvriers puisque chacun gagnera à la réussite de la grève.

Raison psychologique : M. Th. Ribot (1) a montré que toute action destructive laissait un sentiment de malaise, que l'activité créatrice, au contraire, s'accompagnait de plaisir sans mélange. Il ne serait pas besoin de s'appuyer sur une si haute autorité ; chacun en a fait l'expérience : on n'est jamais si heureux que quand on a agi et bien agi. Il ne faut pas seulement à l'ouvrier un salaire pour satisfaire ses besoins matériels ; l'ouvrier a besoin de bonheur (son corps lui-même se portera mieux s'il est plus content, et réciproquement, et il œuvrera mieux ; la chaîne est sans fin). Or, le sabotage, action inspirée par la haine, ne peut amener qu'ennui et dégoût de soi-même. Seul le travail bien fait est source de plaisir et une vie sans plaisir ne mérite pas d'être vécue. Le plaisir, le bonheur est dans le bien-faire ; le plus grand plaisir, le plus grand bonheur est dans le mieux faire. Le plus grand plaisir, le meilleur, est celui que l'on trouve en soi-même ; il est le seul qui satisfasse pleinement.

Consciemment ou inconsciemment, l'ouvrier veut aussi à ses actions des raisons morales ; puisqu'il entend vaincre, il entend être meilleur. A quoi lui servirait de stigmatiser l'action capitaliste, s'il devait la remplacer par une action aussi mauvaise ? La classe capitaliste produit mal, il produira bien ; produire mal serait s'abaisser à son mauvais niveau ; en produisant mal, il ne pourrait la vaincre ; il la vaincra en ne copiant pas ses tares, en s'élevant au-dessus d'elle. en produisant bien et il ne la vaincra qu'ainsi.

Dans l'article précédent, nous avons été au-devant de quelques objections que l'on pourrait nous faire ; signalons-en quelques autres aujourd'hui.

Ecartons d'abord les cas de sabotage qui n'ont pas rapport à la production générale et qui auraient pour but de contribuer à une victoire prolétarienne. Il est évident que si, lors d'une grève, l'on détraquait quelque peu des locomotives destinées à amener sur le lieu de la grève de la troupe hostile, le sabotage serait légitime dans ce cas. On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs ; la révolution ou l'évolution sociale ne se fera pas sans abîmer, voire détruire pas mal de choses. La société capitaliste ne se maintient qu'au prix de vies ouvrières, de vies même d'enfants arrachés trop jeunes à l'école et aux champs, de vies de tout petits privés du lait de leur mère parce que celle-ci doit aller gagner son pain à l'usine ; on ne peut demander à la révolution prolétarienne de se parfaire dans une idylle, quoique, à tous points de vue et pour les prolétaires eux-mêmes, une révolution sans désastres et sans effusion de sang serait préférable. Mais si le sabotage est légitime comme défense, il ne saurait l'être autrement. La société capitaliste reconnaît le droit de légitime défense ; le sabotage légitime considéré comme défense commune, comme défense de groupe de classe, a sa place à côté de lui et au même rang. Dans ce cas, le sabotage est légitime et utile, dans aucun autre il ne saurait l'être ; chaque fois certainement qu'il devra atteindre la production générale, il sera illégitime.

Quelques saboteurs pourront nous dire : « Nous saboterons les produits pour bourgeois et pas les autres ». La distinction est trop subtile pour être exacte. Il ne peut s'agir, en effet, des objets de luxe, dont les seuls consommateurs sont des bourgeois ; il est bien évident que l'objet de luxe ne constituant pas une nécessité, ne sera acheté que s'il répond au désir exact de l'acheteur, donc que tout objet de luxe saboté restera en magasin et que la fabrication n'en serait pas poursuivie.

A vrai dire, la production d'objets de luxe ne devrait commencer qu'au moment strict où la production nécessaire à l'entretien de tous serait assurée, mais ce n'est pas le lieu d'examiner cette question. A part les objets de luxe, comment distinguer les objets pour bourgeois et les objets pour prolétaires ? Cela semble impossible. Ce qu'achète un bourgeois aujourd'hui, demain, souvent, un prolétaire peut l'acheter ; le but du saboteur sera manqué. Actuellement, du reste, le meilleur de la production ne va-t-il pas aux plus riches ? Comment penser qu'il pourrait en être autrement demain et que les produits sabotés, donc dépréciés ne viendraient pas échouer sur les marchés populaires et ne devraient pas être consommés précisément par ceux qui les ont sabotés ?

« Si les ouvriers ne veulent plus construire que correctement, dira un entrepreneur de maçonnerie, s'ils veulent donner aux murs l'épaisseur suffisante pour que la maison garantisse l'hiver du froid, l'été du chaud, en toutes saisons de l'indiscrétion et du tapage des voisins, les propriétaires de terrains ne feront plus construire ». A qui fera-t-on croire qu'un propriétaire n'aimera pas mieux trouver 5 o/o d'intérêt de ses terrains bâtis que de n'en rien retirer et les laisser vagues ? Evidemment il aime mieux saboter la bâtisse, comme il le fait actuellement, et « retirer » 10 o/o ou plus de ses maisons, mais il aimera mieux 5 o/o que rien du tout et dès l'instant où il sera forcé de faire bâtir convenablement il préférera faire bâtir ainsi que ne pas faire bâtir du tout. Il pourra bien se faire que des difficultés surgissent au premier abord ; Messieurs les capitalistes ne recherchent, en général, la perfection que pour eux, mais où a-t-on vu des grèves se dérouler sans susciter aucune entrave ? Notre entrepreneur dirait-il vrai ? Eh ! bien, tant mieux ! Les ouvriers ne sont pas des chiens ; il leur faudra se loger quelque part ; quand les trop vieilles maisons auront croulé, quand il ne restera plus que de sales masures, insalubres et suant le moisi, ils les compareront avec les palais de leurs modernes seigneurs et trouveront dans cette comparaison la force nécessaire pour réagir et se servir eux-mêmes.

En somme, ces objections sont de peu d'importance et ne peuvent prévaloir d'aucune façon contre les avantages de la méthode du bien-faire. Dans le précédent article nous en avons signalé les avantages généraux et théoriques si l'on peut dire ; signalons-en quelques autres aujourd'hui dans un ordre un peu plus pratique.

Les marchandises actuellement vendues sont de bonne ou de mauvaise qualité ; quand elles sont de bonne qualité, elles peuvent cependant être de qualités différentes, moins bonne ou meilleure. De là un certain nombre de types différents pour un article donné. Or le marchand a intérêt à vendre un type plutôt qu'un autre et le mode de fabrication de notre époque fait que très souvent il a plus d'intérêt, plus de bénéfice à vendre un article bon marché qu'un article coté plus cher. Il en résulte une espèce de duel entre l'acheteur et le marchand, duel qui tourne toute l'activité de l'un vers la ruse et l'astuce (nous verrons un peu plus tard ce qu'il fait perdre à l'autre). Toute ma vie je me rappellerai un petit tableau parisien qui aurait aussi bien pu être lyonnais, nantais, londonien, berlinois, transatlantique ou transpacifique : c'était rue de la Boétie, derrière les vitres d'un marchand d'antiquités. Sur un fauteuil de bric à brac, un jeune juif était vautré, près de la porte ; un peu plus loin, disséminé à travers le magasin et assis sur des sièges également disparates était tapi le reste de la famille. Fronts bas, mâchoires proéminentes, œil vif cependant et dirigé vers l'entrée, ils donnaient nettement l'impression d'une bande de carnassiers guettant sa proie. Ils ne se parlaient pas, mais leur pensée semblait unique : « Quelle poire va entrer que nous mettrons dedans ? » et immédiatement, elle s'arrêtait pour renaître semblable. Ils étaient incapables d'autre chose. Nous avons tous connu de tels marchands ; embusqués derrière leurs « comptoirs » ; leur activité n'est tendue que vers ce but : réaliser un gain. Foin de l'activité productrice ; ils l'ignorent ! Qu'importe produire si, sans produire, ils peuvent quand même et aussi bien — mieux trop souvent — réaliser ce gain de leur désir ?

(*A suivre.*) MAX CLAIR

(1) Th. Ribot. Psychologie des Sentiments. Ch. VIII. Les sentiments moraux et sociaux.

Aux Camarades

Les camarades qui désirent des volumes sont priés de nous envoyer la commande pour que nous l'ayons le mardi au plus tard. Pour économiser du temps, nous ne faisons qu'une tournée, le jeudi, chez les éditeurs, afin de pouvoir envoyer le vendredi et le samedi pour les envois.

Les commandes qui nous arriveront après, seront servies la semaine suivante.

Les " Sans-Boussole "

Que de fois avons-nous entendu nombre d'anarchistes proclamer que « l'on » était saturé de théorie et qu'il fallait, pour la propagande, quelque chose de vivant !

« On », bien entendu, c'était eux. « Quelque chose de vivant », c'étaient des articles virulents, menaçants, et proclamant la nécessité de l'action !

Aussi, lorsque la *Guerre Sociale* parut, avec les articles à l'emporte-pièce de Hervé, elle répondait si bien à la mentalité du plus grand nombre des anarchistes que ceux-ci s'empressèrent de l'adopter, sans vouloir s'apercevoir qu'elle se réclamait du parti unifié.

Et lorsque « Un Sans-Patrie » proposa la formation d'un parti « insurrectionnel », chargé d'organiser l'agitation révolutionnaire et la révolution, il y eut peu de défections, le plus grand nombre voulurent être de ce nouveau parti.

Aujourd'hui, « Un Sans-Patrie » vient définir comment il entend l'organisation d'un parti révolutionnaire. Ce sont des groupes, secrets ou non, ayant leurs chefs, qui formeront une espèce de junte directrice du mouvement, et voilà mes pseudo-anarchistes qui fulminent contre « Un Sans-Patrie », l'accusant de retourner sa veste et de les avoir trompés. Accusation d'autant plus burlesque de la part d'anarchistes que, en leur qualité d'anarchistes, ils devraient suivre des idées et non des hommes ce qui, en premier lieu, les mettrait à l'abri d'être trom-

pés par eux, et ensuite serait beaucoup plus logique de leur part.

***

Prendre une idée après l'avoir pesée, comparée, critiquée, pour ce qu'elle est et ce qu'elle vaut, et non parce qu'elle a été dite par telle ou telle autorité, voilà ce qui, il me semble, devrait caractériser l'anarchiste.

Se déclarer anarchiste, — et croire qu'on l'est, — cela est facile ; mais penser et agir en anarchiste, cela demande des efforts de jugement, cela est beaucoup plus difficile ; et voilà pourquoi, beaucoup parmi les anarchistes, en sont encore, sans se l'avouer, à emboîter le pas à d'aucuns — oh ! ils n'admettent pas de chefs — qui leur présentent les choses sous le côté plus facile, celui qui n'exige aucun effort de pensée : la violence de forme, et l'affirmation à jets continus, sans s'embarrasser de raisonnements.

Car cela est encore une des maladies des milieux anarchistes que de croire que l'on n'est révolutionnaire qu'à condition de parler continuellement d'insurrection, de chambardement, ne voulant pas s'apercevoir que, le plus souvent, la violence de forme ne cache qu'un vide de pensée, que l'on peut prêcher l'insurrection, faire de l'obstruction, et même, au besoin, organiser l'émeute, sans que s'en porte plus mal le régime que l'on attaque.

***

« Un Sans-Patrie », j'espère, ne se formalisera pas de ce passage. Ce n'est nullement pour répondre à ses « sectaires fielleux ». Cela est de la menue monnaie de polémique qui n'a aucune importance. Mais si l'on veut faire de la vraie discussion, il ne faut pas avoir peur d'appeler les choses par leur nom, et les expliquer comme on les voit.

En général, du reste, je ne suis pas partisan de cette critique des uns des autres, tant que les principes ne sont pas engagés. Chacun mène la campagne selon ses conceptions, selon son tempérament, et comme il l'entend ; c'est à ceux qui croient mieux faire de le prouver par leur action au lieu de se contenter de dénigrer celle des autres.

Mais « Un Sans-Patrie » appellant les anarchistes à se joindre à lui pour former un parti révolutionnaire, moi et Pierrot avons dit à ce moment-là ce que nous pensions de ce bluff. Evidemment, nous n'étions que des rabâcheurs nous satisfaisant de contempler notre nombril, n'ayant aucun sens des nécessités de la lutte et des réalités pratiques. Nombreux furent les anarchistes qui coupèrent dans le parti insurrectionnel.

Aujourd'hui ils accusent « Un Sans-Patrie » d'avoir tourné. Ils font erreur. « Un Sans-Patrie » n'est pas retourné en arrière, il n'a pas retourné sa veste, il reste ce qu'il était.

***

Tant qu'il s'est borné à magnifier le « citoyen Browning », à planter le drapeau dans le fumier, les anarchistes béaient d'admiration à la truculence de ses phrases, y voyant refléter la boursouflure du petit credo qu'ils se sont fait.

Mais si brandir le browning est très bien, c'est insuffisant. Faire la révolution, d'accord ; ce n'est que lorsqu'on a voulu préciser comment et pourquoi il fallait la faire que l'on s'est aperçu que c'était beaucoup de bruit pour rien.

Détruire l'armée capitaliste pour la remplacer par une armée révolutionnaire, sera-ce un grand progrès ?

Licencier les sbires de Lépine pour les remplacer par ceux de Caussidière, qu'y gagnerons-nous ?

Dissoudre le ministère Briand pour mettre à la place Guesde, Jaurès, Vaillant, ou tous autres « hommes de confiance », le jeu en vaut-il la chandelle ?

Mais si ceux qui accusent « Un Sans-Patrie » de les avoir illusionnés avaient voulu se donner la peine de réfléchir par eux-mêmes, ils auraient retenu que « Un Sans-Patrie » se réclamait du Parti Unifié ; que, si à certains moments, il y faisait l'effet d'un éléphant au milieu des cloches à melon d'un maraîcher, il en acceptait les principes ; et que s'il en critiquait l'action, ce n'était que sur des questions secondaires visant plus la forme que le fond ; que s'il n'affichait pas un respect immodéré du suffrage universel, il ne le repoussait pas positivement non plus ; et que, il n'y a pas si longtemps, sous prétexte de combattre l'Eglise, il défendait le monopole de l'Etat en matière d'enseignement.

***

En somme, une variété nouvelle de politicien, jusqu'à présent n'ayant pas trempé lui-même les pattes dans la politique, se contentant de tirer les ficelles des polichinelles de son parti qui y sont engagés ; et qui, à certains moments, peut bien tirer sur la discipline, tout en admettant qu'il en faut une et ainsi de suite sur toute la ligne. Alors ?

Il est celui qui fait du bruit pour stimuler l'attelage, et qui y réussit parfois ; mais l'attelage c'est le parti socialiste unifié, l'armée socialiste avec ses soldats en bas et ses chefs en haut, la révolution se faisant d'en haut et non par en bas.

C'est le romantique, le blanquiste attardé qui croit encore aux conspirations, aux mots d'ordre, aux coups de mains, aux hommes providentiels sachant mener les foules à la révolution, à l'action, alors que les anarchistes croient à la révolution faite par des individus conscients, marchant d'eux-mêmes à l'action, s'unissant par une communauté de vues. Voilà l'erreur : avoir cru que la violence de forme impliquait celle de fond.

Et si cette déconvenue pouvait à ces anarchistes leur être une leçon ; s'ils comprenaient que, pour être anarchiste, il ne suffit pas de croire l'être, et d'être empêché de raisonner, au contraire cela serait parfait. Mais au lieu de faire leur « mea culpa », ils préfèrent accuser « Un Sans-Patrie » de les avoir trompés, alors que c'est leur seule ignorance des idées qu'ils professent qui les a induits en erreur.

J. GRAVE.

LA FOI MILITAIRE

La foi militaire s'en va, — aussi bien en Allemagne qu'en France.

C'est ce qui résulte en effet de ces divers extraits du *Temps* :

ALLEMAGNE. — Les statistiques de l'armée allemande en 1909 accusaient 13.000 déserteurs et 50.000 insoumis. Celles de 1910 accusent 13.500 déserteurs et 53.000 insoumis. Il y a donc un accroissement totale de 3.500.

(*Temps* du 25 janvier).

DÉSERTEURS ET INSOUMIS. — Une statistique désolante du rapport montre que de 1898 à 1909 le nombre des déserteurs a augmenté de 40,8 o/o et celui des insoumis de 122 o/o ! Le rapport conclut à l'emploi des moyens préconisés par M. le député Bignon pour combattre ce fléau : 1° pas d'amnistie pour les réfractaires ; 2° plus grande sévérité des Conseils de guerre ; 3° énergie des magistrats civils contre la propagande antimilitariste ; 4° injonction aux professeurs des lycées et collèges et aux instituteurs d'enseigner aux enfants « à faire table rase des sophismes qui sous couleur d'humanitarisme, ne tendent la plupart du temps qu'à la destruction de l'idée de patrie, d'enseigner à nos enfants que parmi tous les devoirs, le premier, le plus impérieux de tous est le devoir envers la patrie, que de tous les impôts, celui auquel il est le plus lâche de se soustraire est l'impôt du sang ».

(Général LANGLOIS. *Temps* du 7 février 1911).

LES ENGAGEMENTS VOLONTAIRES EN 1910. — A différentes reprises nous avons appelé l'attention sur la nécessité qui s'impose avec le régime de la loi de deux ans, d'augmenter le plus possible le nombre des engagements volontaires.

... D'excellentes mesures ont été prises à cet effet. Malheureusement le mouvement en avant qui s'était dessiné depuis quelque temps et faisait bien augurer de l'avenir ne semble pas s'être maintenu, si nous en jugeons par le chiffre des engagements volontaires qui, dans le courant de l'année dernière, ont été reçus à Paris.

Le nombre des engagements pour l'armée métropolitaine, qui en 1909 avait été à Paris de 2,618, ne s'élève plus cette année qu'à 2,274. C'est donc une diminution de 344 unités, c'est-à-dire environ 12 o/o. La diminution constatée est de beaucoup plus importante encore, si nous nous reportons à l'année 1905, c'est-à-dire avant l'application de la loi de deux ans. A cette époque, le nombre des engagements reçus à Paris pour l'armée métropolitaine était de 3,743, ce qui, comparé au chiffre de cette année, donne une diminution considérable de 1,469 engagements, presque 50 o/o.

Ces chiffres ne s'appliquent qu'au département de la Seine, la statistique générale n'étant pas encore terminée.

(*Temps* du 20 janvier 1911).

Pleurez mes yeux !...

André GIRARD.

Mouvement Social

Le prix du sang. — Le sergent-major Marescot, l'un des assassins de Millet et de Delbarre, vient d'avoir la récompense de son zèle militaire. Il a reçu les galons d'adjudant.

Dernièrement ce gradé modèle, qui représente si dignement aux yeux de ses chefs ce qu'ils entendent par l'honneur de l'armée, fêtait avec quelques congénères cette promotion dans un café de Bougie. Au cours de cette fête familiale, on porta force toasts à un régime si plein de sollicitude pour les assassins galonnés.

Malgré le régime de compression et de chantage que l'autorité militaire exerce dans ces contrées à l'égard des habitants qui peuvent avoir à craindre de perdre leur situation, ce défi a soulevé l'indignation de la population, qui réclame « que la lumière soit faite sur les circonstances qui ont provoqué la mort des soldats Millet et Delbarre et que des sanctions soient prises ».

De ces désirs exprimés par un ordre du jour émanant de la section de la Ligue des Droits de l'Homme, le général Brun se soucie peu. Avec le cynisme qui caractérise nos gouvernants du moment, il continuera à faire la sourde oreille ou ne sortira de son inaction que pour faire poursuivre les dénonciateurs des gradés assassins.

Si le père d'une des victimes finissait cependant par perdre patience et se faire justice lui-même, se trouverait-il un jury pour le condamner.

A. G.

● ● ●

Toujours les Bagnes d'enfants. — Après le véritable assassinat du colon du pénitentier de Belle-Isle, voici un autre crime, encore plus horrible s'il est possible, commis à la colonie agricole de la Couronne, près Angoulême.

Un jeune colon de seize ans, Albert Bénéteau, était à travailler dans un champ, quand il fut aperçu arrachant une carotte et la mangeant. Pour ce « crime », il fut puni de 21 jours de cellule. Il faisait un froid terrible dans la cellule et le malheureux enfant ne cessa de se plaindre ; on ne l'écouta pas et il eut les jambes complètement gelées. Le médecin fut obligé de l'amputer.

On fera une enquête de plus et tout le monde en sortira blanc comme neige. Quand donc démolira-t-on ces bagnes ?

NEMO

● ● ●

Dunkerque. — L'agitation chez les pêcheurs morutiers. — Les pêcheurs morutiers, les « Islandais » las de faire un travail exténuant et périlleux pour un salaire dérisoire, sont en lutte contre les armateurs. Ceux-ci s'obstinent à ne pas vouloir reconnaître le syndicat, mais, d'autre part, le départ pour la campagne d'Islande étant proche, il leur faudra bien composer les équipages des goélettes.

Les pêcheurs de Gravelines principalement maintiennent leur revendication qui est une avance de 500 francs au lieu de 400 francs.

Les travailleurs de la mer, restés longtemps isolés et faibles, s'organisent petit à petit et devant leur force croissante, les armateurs reculent déjà.

Mouvement International

ETATS-UNIS

Après un siècle de gouvernement représentatif, un siècle d'attente, de la forme dite démocratique, dont on prétend qu'elle a des vertus magiques, ayant pour effet infaillible de faire le bonheur des peuples, les faits sont là, nombreux et variés pour montrer que la liberté des citoyens, le bonheur du peuple ne sont que des mots trompeurs, une illusion. En apparence, aux Etats-Unis, tout est liberté. Mais en réalité, c'est le contraire qui existe. Nulle part, on ne voit appliquer des mesures d'hygiène à peu près sérieuses et efficaces. Ici règne le pire arbitraire de chacun, l'absence de tout égard pour autrui. Ici la vie humaine ne compte pour rien ainsi que le prouvent les morts violentes qui se produisent quotidiennement au travail, en voyage ou tout autrement.

Parcourez le pays dans tous les sens, arrêtez-vous à Pittsburg, Chicago, New-York ou Boston, chez les ouvriers de la métallurgie, du textile ou autres ; leur situation est indescriptible. Ici on enlaidit la nature, en détruisant les richesses naturelles du pays : les forêts ont un aspect lamentable, les fleuves ont été contaminés, et le poisson, autrefois si abondant, en a disparu. Qu'importe la beauté, c'est de l'or qu'il faut gagner.

La domination du capital aboutit à une exploitation à outrance qui ne laisse derrière elle que des ruines. Et cela tant au point de vue moral que matériel.

***

La Centralisation. — Pourquoi nous disputer sur les mots, et nier les faits. Qu'importe ce qui se passe en Europe. Il se peut que la propriété soit morcelée en France, qu'une classe moyenne soit puissante en Angleterre, ici, rien de semblable. La centralisation se produit et manifeste les effets dans toutes les branches du commerce et de l'industrie.

La situation est donc unique aux Etats-unis.

Les trusts, après avoir monopolisé un produit, utilisent leur surplus pour étendre leur influence d'action, et absorbent ainsi d'autres branches du commerce et de l'industrie. C'est ainsi que la célèbre Compagnie du Standard Oil a accaparé le trust du sucre, puis celui du tabac et, chose plus remarquable, étend ses opérations dans le commerce du détail, connu sous le nom de United Cigars Stores. Plus loin encore, ce sont des restaurants montés par le même trust, fonctionnant d'une façon régulière, méthodique, restaurants qui s'établissent dans tous les grands centres, et, qui, par la puissance de leur capitaux, leur permettant d'acheter en grande quantité, arrivent, lentement mais sûrement, à détruire toute concurrence. Il n'y a pas de petite industrie. Ce qui existe sous ce nom, est simplement toléré par les puissantes usines. Cette petite industrie n'a aucune influence, une importance nulle et est condamnée à disparaître très prochainement. Elle a disparu, serait plus juste, plus vrai, puisque ce qui survit végète et se meurt. Les fermiers, cette classe jadis si importante de la nation, se trouvent dans la même situation que les petits commerçants. Seuls, dans les Etats de l'ouest, ont-ils encore une certaine influence et une force de résistance. Quel est le mal qui les ronge ? Le même que partout ailleurs, l'hydre du monopole les tient à la gorge, les pressure et les dépouille de toutes leurs ressources et bientôt de toutes leurs richesses.

Impossible d'écouler leurs produits sans passer par les mains des compagnies de chemin de fer, qui ont des prix spéciaux pour les trusts, prix bas, et des prix exorbitants pour le pauvre fermier.

En 1860, il y avait très peu de fermes qui fussent hypothéquées. C'était une exception qu'un fermier en fut réduit à cette extrémité : aujourd'hui, c'est la règle. Le fait est vrai et les conséquences peuvent en être terribles. Aussi, nos gouvernements, conscients de ces faits, ont-ils volontairement, dans le recensement de 1900, refusé de publier les statistiques concernant la situation des fermiers. Pourtant, on est arrivé à découvrir par des recensements organisés par des sociétés, qu'en l'année 1900, un tiers des fermes étaient occupées par des locataires et non, comme par le passé, par leurs propriétaires. A peu près un tiers des fermes est hypothéqué. C'est cette situation critique qui a fait surgir divers mouvements : l'Alliance des fermiers, les Grangers, les Populistes, etc., etc. Les fils et filles des campagnes viennent par milliers grossir les rangs des sans-travail qui encombrent tous les centres industriels. Cette transformation qui s'opère est si rapide que la présente génération l'a vu accomplir. C'est à l'époque ou Mac Kinley était président des Etats-Unis, il y a une quinzaine d'années, qu'avec l'aide de Marc Hanna, s'ébauchèrent les premiers trusts.

***

De la vie humaine. — Plus haut, je parle du peu de cas que l'on fait de la vie humaine, dans la course effrénée aux dollars. Le rapport mensuel de la *Public Service Commission* montre que pour le mois de décembre 1910, 5,624 personnes ont été tuées ou sérieusement blessées. En décembre 1908, pour le mois correspondant, le nombre fut 3,955 et 4,500 en décembre 1909.

Nous progressons. 38 personne tuées dans la seule ville de New-York pour le mois de janvier 1911. Quant à ce mois-ci, il a débuté par une explosion formidable de dynamite où trente personnes ont trouvé la mort et où plus de trois cents ont été blessées.

De prétendues enquêtes sont ouvertes par les autorités avec le même résultat, connu à l'avance par tout le monde : un humble fonctionnaire sera le bouc émissaire, celui qui n'est pas responsable, mais est tenu comme tel pour couvrir les vrais coupables, qui sont les directeurs des grandes compagnies.

***

Des crimes. — Que le crime soit en général un mal social, cela est prouvé depuis longtemps. Chaque crise économique ou financière que nous traversons nous en apporte de nouvelles preuves. Chicago, après Saint-Louis, tient le record pour le nombre. Les experts en psychologie et en criminologie ont devant eux de nombreux cas qui doivent les occuper pour un temps assez long.

Durant le mois de janvier 1911, le nombre de meurtres commis à Chicago s'élève à treize ; en janvier 1910, le total était de 10.

***

Le Congrès des Mineurs. — A Columbus (Ohio) plus de 1,200 délégués ont participé au Congrès qui s'est tenu dans cette ville.

Deux faits saillants à signaler. Le premier est une résolution, qui a été adoptée, condamnant la Civic Fédération, Organisation mixte, composée de patrons, de gros financiers et d'ouvriers. Cette organisation s'est vu traiter d'une façon peu aimable par des mineurs, qui commencent à reconnaître que trop longtemps a duré cette union du capital et du travail. Une autre action, tout aussi virile que la première, et pourrai-je dire, la complétant, a été un amendement à la constitution de l'Union. Cet amendement, accepté, blâme tout membre de l'Union qui fait partie de la Civic Fédération. C'est un coup droit, porté à Mitchel, ancien président de l'Union qui est actuellement non seulement membre de la dite Société, mais aussi un de ses fonctionnaires, au salaire de 6,000 dollars par an. Plus de 30.000 francs.

***

Manifestation. — Le dimanche 29 janvier 1911, un mass-meeting a eu lieu à New-York, meeting de protestation contre l'exécution des camarades Japonais. Après le meeting, et, malgré un pluie battante, des centaines de personnes se sont rendues du lieu du meeting à la résidence du Consul Japonais. La manifestation a bientôt pris un caractère imposant au point que les premiers policiers, qui virent les manifestants, drapeau rouge déployé, n'osèrent s'attaquer à cette foule nombreuse. Ils demandèrent du renfort qui arriva de toutes parts. Une bagarre s'ensuivit, quelques camarades furent arrêtés. Sur un des prisonniers, on trouva des circulaires écrites en langue italienne. Nos intelligents policiers en conclurent qu'ils étaient sur la trace d'un noir complot. La traduction des circulaires leur montra, que c'était simplement une invitation à assister au meeting qui venait de se terminer. Aussitôt le bureau central de police donna l'ordre d'interdire le meeting, qui avait pris fin il y avait environ trois heures.

Comme quoi, tous les policiers se ressemblent pour la stupidité.

M. D.

A NOS LECTEURS

" LES TEMPS NOUVEAUX " *sont en vente à* **Brest,** *chez* Le Gall, « Librairie du Progrès », 67, rue Louis-Pasteur ; *chez* M. Guillaume, 18, rue de Siam ; au Kiosque de la Place des Postes ; Bibliothèque de la Gare.

A **Trélazé,** *chez* Hamelin, 73, rue de la Pyramide.

COIN DES PARENTS

Où ramasser le linge sale, en attendant le blanchissage ? Dans presque tous les ménages, on le découvrirait, en fouillant un peu, dans quelque coin sombre, au fond d'un placard, dans une une vieille malle, ou dans un panier : partout où on peut le mettre à l'écart et le cacher. Mais ça ne l'empêche pas de toucher d'autres objets et de répandre de l'odeur.

Pour remplir ces deux condittons, il est indispensable d'avoir un coffre fermant hermétiquement, et, garni intérieurement de fer galvanisé. Le linge sale ne sera pas jeté directement dans un coffre, mais d'abord ramassé dans un sac en toile imperméable, à large ouverture pouvant se fermer à l'aide d'une coulisse. De cette façon, aucune odeur ne peut se répandre dans le logement, aucun contact malpropre ou dangereux n'est à craindre, et le coffre à linge peut servir de siège.

Le linge sale doit être remis au blanchisseur dans le sac qui l'enveloppe et qui sera lavé. Il est donc nécessaire d'avoir deux sacs semblables, pour en garder un disponible pendant que l'autre est chez le blanchisseur.

Quant au coffre, chaque fois qu'il est vide, on passe à l'intérieur un morceau de laine imbibé d'une solution de formol à 10°.

Ces précautions ne suffisent plus, quand le linge a été sali par un malade atteint de maladie qu'on puisse craindre contagieuse.. Dans ce cas, le linge doit être désinfecté, de manière à le priver de ses germes virulents, aussitôt qu'il est sali.

Il n'est pas nécessaire, ni même utile d'avoir recours, peur cela, à l'organisation administrative de la désinfection. Plus commodément, à meilleur compte, et, avec plus de sécurité, on désinfectera tous les linges ayant été en contact avec le malade, en le plongeant dans une grande bassine, pleine d'eau, qui les recouvrira complètement et dans laquelle on aura fait dissoudre du carbonate de soude dans la proportion de 30 o/o, soit environ 1 kilo pour 3 litres d'eau. Le carbonate de soude se trouve chez tous les épiciers, sous ce nom ou encore sous celui de sel de soude ou de cristaux de soude et coûte 0 fr. 20 le kilo.

Les linges contaminés doivent rester plongés 3 heures dans ce bain d'eau carbonatée. Ensuite il n'y a plus qu'à les tordre et à les mettre dans le sac, dans la boîte à linge sale, ou mieux, à les remettre au blanchisseur, quand c'est possible.

Dans le cas où on ne peut effectuer cette désinfection au domicile du malade, il faut mettre tout le linge sali par le malade dans un sac imperméable et le livrer, à part, au blanchisseur, en le prévenant de la nécessité d'une désinfection.

Faute de ces précautions, non seulement l'entourage du malade court les plus grands risques de contagion, mais le danger s'étend aux ouvriers et ouvrières du blanchisseur, trop victimes de l'insouciance de leurs clients. Il s'étend même à tous les clients du blanchisseur dont la voiture a pu être contaminée, et de proche en proche, les germes partis d'un seul malade peuvent occasionner une épidémie causant des maladies et des morts dans toute une ville, dans toute une région.

La seule garantie contre la contagion, comme l'a indiqué Deulaux, est d'arrêter les germes morbides à leur point de départ ; il faut que chacun se pénètre de cette vérité et agisse dans son propre intérêt qui est celui de tout le monde.

Michel Petit.

AVIS

Camarade pharmacien voudrait s'établir en province, bonne situation, s'adresser à Charles Mazet, à Aimargues, Gard.

THÉATRE

Odéon. — Antoine qui a organisé des matinées du samedi où il se propose de jouer de jeunes auteurs, a donné pour ses deux premiers spectacles deux pièces ayant la prétention d'avoir une portée philosophique mais qui m'ont semblé plutôt ratées.

Pour le troisième spectacle, il y avait deux pièces : *La Boulangère*, de M. Jean Martet, *Le Pacha* de M. Benjamin, toutes deux, j'aime à le supposer sans prétention à la philosophie, visant seulement à égayer le spectateur, et y réussissant par des scènes et des mots drôles.

Inutile d'en raconter les sujets, le sel n'y serait pas. Pour en savourer le comique, il faut l'entendre dans son cadre.

Je ne connais pas l'auteur du *Pacha* ; mais M. Jean Martet étant le fils d'un de mes amis, il m'est agréable de le féliciter d'avoir si bien réussi pour son début, mais qu'il me permette un conseil.

Il a le sens du théâtre, il a réussi avec une pièce gaie, qu'importe le sujet pourvu que la pièce soit bien. Mais sans doute, on le poussera à exploiter le genre où il a réussi, or, je ne connais rien de plus piteux que l'écrivain qui, toute sa vie, se croit tenu de faire rire ses contemporains. Il n'y a qu'à voir nos auteurs gais qui, s'ils réussissent, de temps à autre quelque farce franchement gaie, en commettent combien d'autres d'un bête à faire pleurer.

Lorsqu'il aura quelques situations comiques à mettre en scène, ou, si son esprit est tourné vers ce genre, rien de mieux, il est bon de se détendre l'esprit de temps à autre. Mais qu'il ne se croit pas tenu de continuer parce qu'il y aura réussi une première fois.

J. Grave.

BIBLIOGRAPHIE

Nono, par G. Roupnel, 1 vol. 3.50, chez Plon et Nourrit, 10, rue Garancière, Paris.

La littérature aura-t-elle gagné à la création d'une nouvelle Académie par les Goncourt. Celle-ci contribuera-t-elle à faire sortir quelques écrivains originaux ? On pouvait en douter avant sa création. Mais maintenant qu'elle fonctionne, le doute n'est plus permis...

Voici Nono, écrit, paraît-il, en vue d'en obtenir le prix. C'est très bien écrit, le récit en est intéressant. Nous voyons les sentiments les plus délicats et les plus complexes éclore en l'âme du héros et s'épanouir en ses actions. Mais, afin de donner plus de relief, l'auteur nous dissèque l'âme d'un brave homme de paysan sans culture, ce qui ferait briller davantage cette délicatesse, si on ne réfléchissait immédiatement que ce paysan est trop proche parent des paysans et bergers, des peintres et poètes du XVIIIe siècle, et trop conventionnel.

Entendons-nous. Je ne veux pas dire qu'un paysan ne soit pas capable d'éprouver de la délicatesse dans ses sentiments et en montrer dans ses actes, mais pas certainement avec le raffinement que décrit l'auteur; car à ce degré de quintessence on les trouve rarement chez les gens cultivés. Pour oublier et pardonner toute sa vie, comme Nono, il faut savoir vaincre bien des préjugés, bien des emballements, bien des passions, et cela détonne de voir fleurir si subtiles délicatesse dans l'âme d'un bonhomme qui a été élevé dans un milieu où l'on n'apprend nullement à se dominer.

J. Grave.

***

Centralisme et Fédéralisme, brochure de 63 pages, a 0 fr. 20, publiée par l' « Imprimerie des Unions ouvrières », à Pully-Lausanne (Suisse).

Nous ne saurions trop engager les militants à lire cette forte, compacte et précise brochure publiée par nos camarades Suisses et signée : « Un groupe de syndicalistes ».

Elle illustre elle-même ce qu'elle tend à démontrer et est un exemple vivant du fédéralisme qu'elle vante.

La première partie montre rapidement l'incapacité du Centralisme dans l'Histoire, ce Centralisme qui « toujours et partout a eu pour but de comprimer l'essor, d'enrayer la capacité, de créer finalement l'impuissance et l'infériorité des masses ». Puis, passant au mouvement ouvrier contemporain, elle s'appuie sur des faits, grèves, associations ouvrières, syndicats, pour montrer l'influence et les résultats du Centralisme.

La seconde partie, la plus importante, traite du Fédéralisme : « le Fédéralisme dans l'Histoire » et « le Fédéralisme dans le mouvement prolétaire » : 1864, la fondation de l'Internationale ; 1871, la Commune de Paris « pendant laquelle, de l'aveu de l'ancien chef de la Sûreté de l'Empire, Claude, les rues ne furent jamais si sûres et cela sans aucune espèce de police » ; 1907, la grève généralisée de la Suisse romande, grève spontanée, jaillie de l'indignation populaire et pendant laquelle on vit un nombre extraordinaire d'insoumis refusant de répondre à l'ordre de mobilisation militaire du gouvernement.

Je voudrais pouvoir citer les conclusions, pleines de foi et d'énergie, de ces chapitres.

Les auteurs étudient ensuite « le Fédéralisme dans la vie » et n'ont pas de peine à démontrer « qu'au sein de toutes les sociétés la vie ne peut se maintenir et de développer que par le travail coordonné de tous les membres du corps social ».

Ils envisagent « le Fédéralisme syndical », montrent la part énorme que l'on doit réserver à l'éducation du peuple dans le mouvement ouvrier, l'éducation des uns par les autres, l'équivalence des fonctions, la véritable égalité, l'action directe, « la liberté de chacun s'accroisssant au contact de la liberté d'autrui » sous l'influence du fédéralisme.

Les auteurs réfutent enfin quelques objections et concluent.

Il est impossible de résumer dans un compte-rendu une brochure de plus de 60 pages qui est elle-même un résumé. Nous nous bornons à la signaler parce qu'elle arrive à son heure et peut éclairer sciemment la religion de tous les hésitants.

Les camarades Suisses ont pu être heureux la semaine dernière en lisant l'article de L. Pouget dans la *Guerre Sociale* du 7 février et en voyant leurs théories pénétrer la C. G. T.

C. M.

CONVOCATIONS

La Libre Recherche, Groupe d'Etudes Sociologiques du Quartier Latin. — Vend. 17 fév. à 9 h. du soir, salle Dubourg, 26, r. des Carmes, Causerie-Conférence par G. Durupt, sur *La Moralité du Communisme*. Entrée : 30 c. Métro-St-Michel.

Chansonniers Révolutionnaires. — Dimanche, 19 fév. à 2 h., Restaurant Coopératif, 49, rue de Bretagne, au premier, causerie avec auditions sur la Chanson Sociale, par Edmond Teulet.

Au programme : Lemercier, Paillette, Bousquet Mouret, Guérard, Doublier, Guerey, Israël, Lamballe, Poitevin, Clovys, Boud-Nor, Gulbrun, Reigers, Jane Régine, Mme Dunan, Charlotte Follet, etc. Allocution par Maria Vérone. Vestiaire, 0,50.

Groupe d'Education Sociale. Foyer Populaire de Belleville, 5, r. Henri-Chevreau.— Jeudi, 23 fév, à 8 h. et demie du soir, Conf. publique et contrad. : *Causes des Révolutions 1789. — Application à l'époque actuelle*, par Beaulieu.

Exposition de peinture Hermann-Paul, Galerie Druet 20, rue Royale, du 13 au 25 février.

Exposition Vuillard, chez Bernheim, 15, rue Richepanse, du 13 au 25 février.

" **Liberiga Stelo** ", association internationale des Espérantistes d'avant-garde.

Cours gratuit d'esperanto, par correspondance, pour les camarades habitant des localités où il n'y a pas de cours. Pour renseignements, écrire : « Liberiga Stelo », 49, rue de Bretagne, à Paris, *en joignant un timbre pour réponse.*

« La Bellevilloise ». — Dimanche 19 février, à 2 h., grande salle des fêtes, 23, rue Boyer, au 2e étage, fête au profit de « L'Avenir Social d'Epône », avec le concours des pupilles de « La Bellevilloise », des enfants de « L'Avenir Social », des Chansonniers Révolutionnaires, et de la société artistique « La Chaumière ». Prix des places : 0,50.

Roubaix.—Groupe d'Action et d'Education syndicaliste. — Samedi 18 février, à 8 h. du soir, salle du Progrès, 104, r. Bernard, grande conférence publique et contradictoire, par Georges Yvetot, sur le Syndicalisme Révolutionnaire, et La Femme dans la lutte ouvrière. Entrée gratuite.

Saint-Etienne. — Devant l'état latent du syndicalisme dans notre région et la difficulté que rencontrent nos camarades dans les syndicats pour développer les idées révolutionnaires, un groupe de syndiqués a formé « Un Groupe d'action syndicaliste révolutionnaire » qui aura à charge d'intensifier cette propagande dans nos milieux.

Une réunion se tiendra demain dimanche, 19 février, à 10 h. du matin, salle Ferréol, au 1er (face à la Bourse du Travail), où tous ceux qui comprendraient la valeur de nos efforts sont invités.—

P.-S. — Les camarades déjà inscrits pourront retirer leur carte.

Reims. — Dimanche 19 février, à 3 h., boulevard Carteret, salle Municipale « Libre Recherche », causerie : Les Anarchistes, les Sur-hommes et la Masse.

Lundi 20 fév., même salle, à 8 h. 30 : L'Immoralité du Communisme ?

La causerie du samedi n'aura pas lieu.

Marseille. — Comité de Défense sociale. — Dimanche 19 fév., à 6 h. du soir, assemblée générale au siège, 41, rue Thubanau.

— Les copains désirant former un Groupe d'éducation et de propagande anarchistes sont priés de se trouver samedi 18 fév., à 9 h. du soir, au bar Jeannot, boul. de la Corderie.

Lorient. — Jeunesse Syndicaliste. — Vendredi 17 février, à 8 h. 30 du soir, local de la « Jeunesse », à la Bourse : Causerie par un camarade. Invitation cordiale à tous.

Roanne. — Samedi 18 fév., à 8 h. 30, au Théâtre, grande soirée familiale, organisée par la Bourse du Travail, avec le concours du Groupe Artistique « L'Avenir » : Œuvres de Ch. d'Avray, Monthéus, etc., etc. : *Le Portefeuille*, de Mirbeau.

Le camarades révolutionnaires sont invités avec leurs familles.

— Le **Groupe d'Education sociale** « L'Avenir » se réunira le jeudi 23 février, à 8 h. 30 du soir, à la Bourse du Travail : Organisation de la vente des journaux révolutionnaires.

Grenoble. — Groupe Intersyndical Révolutionnaire. — Les camarades sont invités à assister à la réunion qui aura lieu samedi 18 février, rue Chenoise, café Chotard (salle du 1er étage, entrée par l'allée), causerie par un camarade : Syndicat, Action directe, Législation.

Correspondances et Communications

Nous avons reçu la lettre suivante :

Aux Camarades A. Bertrand et Grandjouan

Si, au lieu d'admirer les gestes d'Isadora Duncan, pauvre esclave, qui pour gagner le plus possible installe ses jambes et se trémousse, les trois mille spectateurs, avec tous ceux qui, le même soir, emplissaient les cirques, les théâtres, le cafés-concerts, les cinémas et autres attractions, étaient allés manifester devant l'ambassade du Japon, Kotoku et ses amis nous auraient été rendus.....

A Barcelone, le jour de l'exécution de Ferrer, la vile multitude, ainsi que chaque jour, d'ailleurs emplissait les salles de spectacle... Dans toutes les grandes villes de l'ancien et du nouveau monde. faisant partie de la foule, des anarchistes vont applaudir des étoiles. Pauvres étoiles! Pauvres anarchistes!

Dans tous les pays, il y a des copains, qui sont menacés, comme Kotoku et comme Ferrer, et nous sommes impuissants à les sauver. Impuissants, pourquoi ? Parce que la masse des copains n'est pas assez empoignée par l'idée ; parce qu'ils dépensent leur argent, leur énergie, *le meilleur d'eux mêmes, quoi*, à des sottises, ils se créent des besoins factices, qui les dominent. Des millions sont dépensés pour le luxe et les milliers d'anarchistes en France et ailleurs ne sont pas capables d'avoir une presse forte et puissante, qui pourrait dans des cas comme celui de Ferrer, de Kotoku, de Liabeuf ou des massacres en Russie, provoquer des manifestations et sauver nos amis.

Camarades Bertrand et Grandjouan, sans oublier mon ami Grave, qui aussi un jour nous entretint d'une danseuse — je ne dis pas entretint une danseuse — permettez-moi de vous citer quelques lignes de Tolstoï, extraites de « Qu'est-ce que l'Art », page 280, qui rendent très bien ma pensée. Surtout n'allez pas croire, que je veuille vous assommer avec les paroles d'un pape : je suis bien loin d'être une enfant de chœur, j'ai la voix fausse.

« ..... il est plus terrible encore de penser à ce que des enfants, aux sentiments naturellement bons, sont forcés de consacrer, dès leurs jeune âge, six, huit ou dix heures par jour, pendant dix ou quinze ans, les uns à des gammes, d'autres à disloquer leurs membres pour marcher sur la pointe des pieds, à lever les jambes plus haut que la tête, les troisièmes à étudier le solfège, les quatrièmes à la mimique et à la déclamation, les cinquièmes au dessin, les sixièmes à aligner des périodes. Ces occupations indignes de l'homme épuisent inutilement toutes les forces physiques et intellectuelles et lui font perdre toute notion de la vie. On s'apitoie devant les petits acrobates, qui s'entourent le cou de leurs jambes ; il n'est pas moins pitoyable de voir des enfants de dix ans donner des concerts, et des collégiens apprendre par cœur les exceptions de grammaire latine.

Mais ces enfants ne sont pas seulement estropiés physiquement et intellectuellement, ils le sont aussi moralement et deviennent incapables de tout travail réellement utile. Occupant dans la société le rôle de bouffon des riches, ils perdent tout sentiment de dignité, et la soif d'éloges publics se développe en eux, au point de les faire souffrir de vanité jamais satisfaite ». Pauvres enfants de la « Ruche ! »

Sophie Zaikowska.

Nous insérons cette lettre par considération pour la camarade, tout en regrettant qu'elle voie les choses à un point de vue si étroit.

Laussinotte, tourneur sur ivoire, 69, rue Julien-Lacroix, désire entrer en relation avec un nacrier.

Le comité de « Œuvre de Francisco Ferrer », de Bruxelles, vient de lancer un appel pour arriver à compléter la somme de 5.000 francs qui lui sont nécessaires pour ériger le monument dont elle a le projet.

La circulaire ainsi que la photographie du monument seront envoyées aux personnes qui enverront les frais de poste : 0,10.

Petite Correspondance

M., à Tunis. — Toutes les colonies ayant maintenant l'affranchissement de la Métropole, le prix d'abonnement est le même.

G., à Rive-de-Gier. — Excusez de l'erreur ; je rectifie.

M., à Aimargues. — Employez les invendus à la propagande.

H. E. Bourd de la C. — Sans importance pour les lecteurs.

D., à Chateauroux. — Nous attendrons.

G. P., à Oran. — L'état de notre caisse ne nous permet pas de faire la vente des volumes à crédit.

Ch., à Orly. — Nous réimprimons votre bande.

E. D., à Limoges. — Ai fait passer à V.

La Rebelion, Montevidéo. — Pourquoi ne vous faites-vous pas l'échange ?

B., à Montceau. — Bien reçu. Excusez l'erreur.

— Le camarade Joris, Belgique, est prié de nous envoyer son adresse, ayant une lettre à lui faire parvenir.

C. M. rue du Ruisseau. — Votre abonnement se termine fin février.

M. à Paris, C. à Rully. — Ne vous faites pas de bile. Nous patienterons.

F. D. à Chanay. — *La Société Mourante* et l'*Anarchie*, 3 fr. 50, 2 fr. 90 pris au journal. *Paroles d'un Révolté*, répond aussi à ce que vous demandez. *La colonie d'Aiglement* n'existe plus.

G., à Orléans. — Trop tard pour le dernier numéro votre convocation.

A., rue C. — Excusez-nous, la faute en est à l'imprimeur qui ne nous a pas livré les bandes à l'impression, et que nous avons oublié de faire à la main.

Reçu pour le journal :

S, L., Sanowa 1 fr. ; F. L. L., Lorient vente de Brochures, 16 fr. ; T., Paris, 1 fr. 50. B., Paris, 2 fr. ; M., St-Etienne, 0 fr. 50 ; T. L, Grand'Croin 0 fr. 75 ; P. Marseille, excéd. d'abonn. 1 fr. ; C. K. Nancy, id. 14 fr.

Reçu cartes et mandats :

D., Lesquin ; E. T., Ebnes ; G. B., Chantecoq ; R. G., Macon ; M., Poitiers ; B., Chinon ; R., rue de R.-D., Jemmont ; R. R., Olten ; D., Roanne ; G. M., Montargis ; D., Seraniq ; M., Aimargues ; G., Orléans ; L., Beaucaire ; C., Genève ; V. Q., av. D. ; E. A., Holyoke ; C., Chambon ; S., Trenton ; Q., Valréas ; L., Eglantine Parisienne ; J. C., Paris ; P. H., Bourges ; H, D., Verviers ; J. L., Verviers ; V., Ezy ; J. C., Ain-les-Bains : L. C., Versailles ; F. Z., rue de T. ; E. B., Le Mans ; J., Lyon ; T., Grand-Croix ; J. M., Grenoble ; E. G., Perpignan ; L. F., Bologne ; A., Dawitz ; G. G., Troyes ; P., Chapet ; S., Cunet ; M. H., St-Maur ; A. F., St-Marcellin ; G., rue S. et M. ; L., rue D.

Merci à tous.

En vente

	Pris au bureau	Poste
Le **Miroir des légendes**, par B. Luzale	1.00	1.25
La **Fausse gloire**, par H. de Bruchard.	1.00	1.25
La **Colonne**, par Descaves..............	1.00	1.25
Galafieu, par H. Fèvre..............	1.00	1.25
Tolstoï et les Doukhobors, par Bienstock	1.00	1.25
Soupes, par Descaves..............	1.00	1.25
En marche vers la Société nouvelle, par Cornellissen..............	1.00	1.25
Le **Socialisme et le Congrès de Londres**, par Hamon..............	1.00	1.25
Superstitions politiques et phénomènes sociaux, par Dagan..............	1.00	1.25
L'**Aurore de la civilisation ou l'Angleterre au xxe siècle**, par Spence.......	1.00	1.25
Au pays de la fièvre, par Darricarrère	1.00	1.25
L'**Officier et la crise française**........	1.00	1.25
La **Fin d'un monde**, par Drumont......	1.00	1.25
Le **Secret de Fourmies**, par Drumont.	1.00	1.25
La **France sociale et politique**, 1891, 2e année, par Hamon..............	1.00	1.25
La **France politique et sociale**, 1900, 2 volumes..............	2.00	2.50
Nos colonies telles qu'elles sont, par G. Leriche..............	1.00	1.25
Le Sabre et la loi, par Lhermitte......	1.00	1.25
La **Future débâcle**, par Nercy.........	1.00	1.25
Un **Guet-apens judiciaire**, par Portalis.	1.00	1.25
Le **Banditisme en Kabylie**, par Violard.	1.00	1.25
Violence et Raison, par Brulat........	1.00	1.25
Des Juges, par Clemenceau..........	1.00	1.25
Justice militaire, par Clemenceau....	1.00	1.25
Allons-y, par Ibels (dessin)............	1.00	1.25

Ces volumes étant en nombre, nous pouvons fournir aux demandes qui seront faites. Pour l'extérieur ajouter 0,20 c. pour frais de poste. C'est par erreur que nous y avons fait figurer l'**Humanité et la patrie**, par Naquet. Ce volume se vend 1.75, par la poste, 2 f.

Le Gérant, J. GRAVE.

Imprimerie COQUETTE
83, rue de la Santé — Paris



EN VENTE AUX " TEMPS NOUVEAUX "

Nous nous chargeons de fournir aux camarades toute commande de librairie qu'ils pourront nous faire.

Nous avons marqué franco, pour la France. Pour l'extérieur, doubler l'affranchissement. Ajouter pour la recommandation, ce qui est une bonne précaution pour les pays où la poste est peu sûre.

Sur les commandes importantes, nous pouvons faire sur les prix forts marqués sur les volumes, une réduction de 15 et 20 o/o selon les éditeurs. Frais d'envoi à la charge de l'acheteur.

Nous faisons rentrer, dans cette liste tout ce que, à notre connaissance, nous pensons pouvoir recommander à nos lecteurs.

De chez Alcan :

		Franco
Principes de Sociologie, H. Spencer, 4 vol.	35 »	36 50
Introduction à la Science sociale, H. Spencer	5 50	5 75
L'Education. H. Spencer	4 50	4 75
La Morale Evolutionniste. H. Spencer	5 50	5 75
La Morale des différents peuples, H. Spencer	6 75	7 15
Les Institutions professionnelles et industrielles, H. Spencer	6 75	7 15
La vie et la Pensée, Dr Pioger	4 50	5 »
La Vie sociale. —	—	4 80
La Morale sans sanction ni obligations, Guyau	4 50	4 80
L'Irréligion de l'Avenir, Guyau	6 75	7 15
La lutte dans les sociétés humaines, Novicow	9 »	9 75
Les Gaspillages dans les sociétés modernes, Novicow	4 50	4 75
Les mensonges conventionnels de la civilisation, Max Nordau	—	4 80
Les conflits de la science et de la religion, Draper	5 50	5 80
Mythes et Religions, Lang	9 »	10 »

De chez Masson :

Les Colonies animales, Perrier	16 »	17 »

De chez Calmann-Lévy :

L'Orme du Mail, A. France	2 90	3 25
Le Mannequin d'Osier, A. France	—	3 25
L'Anneau d'améthyste, A. France	—	3 25
La Maternelle, Frapié	—	3 25
M. Bergeret à Paris, A. France	—	3 25
Crainquebille, A. France	—	3 25
Le Nez du Notaire, E. About	1 30	1 50
Les opinions de Gérôme Coignard, A. France	2 90	3 25
L'Echelle, (pièce en 1 acte), Norès	0 90	1 10
La rôtisserie de la reine Pédauque, A. France	2 90	3 25
L'Ile des Pingouins, A. France	—	3 25

Cahier de la Quinzaine :

Prologue d'une Révolution, L. Ménard	3 75	4 25
Yves Madec, Le Brenn	2 90	3 20
Jean Coste, Antonin Lavergne	—	3 20

Au Mercure :

Le Vagabond, Gorki	2 90	3 25
Les Bas-Fonds, Gorki	id.	3 25
Les Petits Bourgeois, Gorki	id.	3 25
L'Annonciateur de la Tempête, Gorki	id.	3 25
Mœurs des Diurnales, Loyson-Bridel	id.	3 25
Poèmes, Veraheren (1,2e et 3e séries), chaq	id.	3 25
Les forces tumultueuses, Veraheren	id.	3 25
Les villes tentaculaires, les campagnes hallucinées, Veraheren	id.	3 25

De chez Dujarric :

Les deux familles, A. Pourot	2 90	3 25

De chez Juven :

La Jungle, Upton Sinclair	2 90	3 25
La mère, par Gorki	id.	3 25

De chez Daragon :

La voix qui s'étrangle, par Zwick	1 40	1 60

De chez Charpentier :

Sous la Toque, A. Juhellé	2.90	3 25
Au port d'Armes, Henri Fèvre	—	3 25
Souvenir d'un Matelot, Georges Hugo	—	3 25
La Mêlée Sociale, G. Clemenceau	—	3 25
Le Grand Pan, G. Clemenceau	—	3 25
Albert Manceau adjudant, Guillaumin	—	3 25
Sous le Sabre, Ajalbert	—	3 25
La Clairière, Donnay et Descaves	—	3 25
Les Blasphèmes. J. Richepin	—	3 25
La Chanson des Gueux, J. Richepin	—	3 25
Mes Paradis, J. Richepin	—	3 25
Germinal, Zola	—	3 25
Travail, Zola	—	3 25
Les Affaires sont les Affaires, Mirbeau	—	3 25
Les mauvais Bergers, Mirbeau	—	3 25
Sébastien Roch, Mirbeau	—	3 25
Le Fardeau de la Liberté, Tr. Bernard	1 40	1 55
La Fille Elisa, Ajalbert	1 90	2 15
Ces Messieurs, G. Ancey	2 90	3 25
Le Portefeuille, Mirbeau	0 90	1 10
L'Epidémie, Mirbeau	—	1 10
Le Foyer, Mirbeau et Nathanson	2 90	3 25
L'Aube, Tabarant	—	3 25
L'Affaire Blaireau, A. Allais	—	2 90

De chez Hachette :

Petite Histoire du Peuple français (pour les enfants) P. Lacombe		1 60
L'Entr'aide, Kropotkine		3 30
Voyage à la Sierra Nevada de Sainte-Marthe, E. Reclus (*épuisé*).		
L'Initiation mathématique, par Laisant	1 90	2 10
L'Initiation astronomique, par Flammarion	—	2 10
L'Initiateur mécanique, Guillaume		2 10
— **chimique**, Darzens		2 10

EN VENTE AUX " TEMPS NOUVEAUX "

Nous nous chargeons de fournir aux camarades toute commande de librairie qn'il pourront nous faire.

Nous marquons marqués franco. Ajouter pour la recommandation, ce qui est une bonne précaution pour les pays où la poste est peu sûre.

Sur les commandes importantes, nous pouvons faire sur les prix forts marqués sur les volumes, une réduction de 15 et 20 o/o selon les éditeurs. Frais à la charge de l'acheteur.

Nous faisons rentrer, dans cette liste tout ce que, à notre connaissance, nous pensons pouvoir recommander à nos lecteurs.

	Prix au bureau	Par la poste
Souvenir d'un Révolutionnaire, Lefrançais	3 »	3 50
Guerre-Militarisme, édition illustrée	6 »	7 25
Patriotisme-Colonisation, édit. illust.	6 »	7 25
Les Résolutions, vers, Pratelle	1 50	1 70
La Révolte, 7 années. La collection complète	150 »	» »
Les Temps Nouveaux, 14 années.	112 »	
— — Une s. année	8 »	9 »
Sauf les 1re, 2e et 5e qui ne sont plus données séparement.		
Les 14 annees reliées avec le supplément	130 »	
Le Père Peinard, complet depuis sa première apparition, avec **la Sociale**	200 »	
Le Coin des Enfants, 1re série illustrée	2 50	3 »
— — 2e série illustree	2 50	3 »
— — 3e série illustrée	2 50	3 »
— — Les 3 ensemble.	» «	7 50
L'Internationale (documents et souvenirs), James Guillaume, tome I.	3 75	4 50
— — — II	4 50	5 20
— — — III.	3 75	4 50
— — — IV.	3 75	4 50
Le Livre d'Or des Officiers, Chapoutot	2 »	2 20
Comment l'Etat enseigne la Morale, le groupe des E. S. R. I.	2 »	2 20
Terre Libre, conte par J. Grave, illustration de M. H. T.	2 75	3 20
Enseignement bourgeois et Enseignement libertaire, par J. Grave, couverture de Cross.	» 10	» 15
Le Machinisme, par J. Grave, couv. de Luce	» 10	» 15
Les Temps Nouveaux, Kropotkine, couv. de Pissaro	» 25	» 30
Pages d'histoire socialiste, par W. Tcherkesoff	» 25	» 30
La Panacée-Révolution, par J. Grave, couverture de Mabel	» 10	» 15
Le Syndicat dans l'Evolution sociale, par J. Grave, cre de Naudin.	» 10	» 15
A mon Frère le paysan, par E. Reclus, couv. de Raïeter	» 05	» 10
La Morale anarchiste, par Kropotkine, couv. de Rysselberghe	» 10	» 15
Déclarations, d'Etiévant, couv. de Jehannet	» 10	» 15
Rapports au Congrès antiparlementaire, couv. de C. Dissy	» 50	» 85
La Colonisation, par J. Grave, couv. de Couturier	» 10	» 15
Entre paysans, par E. Malatesta, couv. de Willaume	» 10	» 15
Evolution et Révolution, par E. Reclus, couv. de Steinlen	» 10	» 15
Le Militarisme, par D. Nieuwenhuis, couv. de Comin'Ache, épuisée	» »	» »
Patrie, Guerre et Caserne, par Ch. Albert, couv. d'Agard	» 10	» 15
L'organisation de la vindicte appelée Justice, par Kropotkine, couv. de J. Hénault	» 10	» 15
L'Anarchie et l'Eglise, par E. Reclus et Guyou, couv. de Daumont, épuisée	» »	» »
La Grève des Electeurs, par Mirbeau, couv. de Roubille	» 10	» 15
Organisation, Initiative, Cohésion, J. Grave, couv. de Signac	» 10	» 15
Le Tréteau électoral, piécette en vers par Léonard, couv. de Heidbrinck	» 10	» 15
L'Election du Maire, id., par Léonard, couv. de Valloton	» 10	» 15
La Mano Negra, couv. de Luce	» 10	» 15
La Responsabilité et la Solidarité dans la lutte ouvrière, par Nettlau, couv. de Delannoy	» 10	» 15
Anarchie-Communisme, Kropotkine, couverture de Lochard	» 10	» 15
Si j'avais à parler aux électeurs, J. Grave, couv. de Heidbrinck	» 10	» 15
La Mano Negra et l'opinion française, couv. de Henault	» 05	» 10
La Mano Negra, dessins de Hermann-Paul	» 30	» 40
Entretien d'un philosophe avec la Maréchale... par Diderot, couv. de Grandjouan	» 10	» 15
L'Etat, son rôle historique, par Kropotkine, couv. de Steinlen	» 20	» 30
Aux Femmes, Gohier, couv. de Luce	» 10	» 15
La Femme esclave, couv. de Hermann-Paul	» 10	» 15
L'Anarchie, Malatesta	» 15	» 20
Aux Jeunes Gens, Kropotkine, couverture de Roubille	» 10	» 15
Opinions subversives de M. Clemenceau, Victor Meric	» 15	» 20
De l'Incohérence à l'Assassinat, Morizet	» 15	» 20
Le Brigandage marocain, Hervé	» 15	» 20
L'Education de l'Enfant, Clément	» 10	» 15
La Question sociale, Faure	» 10	» 15
En communisme, Mounier	» 10	» 15
L'A. B. C. du libertaire, Lermina	» 10	» 15
Grève et Sabotage, F. Henry	» 10	» 15
Les Deux Tsars, M. S.	» 20	» 30
Politiciens, 1 acte, par Rotten	» 30	» 40
Vers la Russie libre, par Bullart, couv. de Grandjouan	» 35	» 45
La Femme et la Révolution, par F. Stackelberg	» 30	» 40
Le Salariat, p. Kropotkine, c. de Kupka	» 10	0 15
Les Habitations qui tuent, par M. Petit, couv. de F. Jacques	» 10	» 15

CHANSONS ET POÈMES

Cariatides (poème), par M. Vernet, franco	» 20	» »
Berceuse pour le p'tit gas (poésie), de M. Vernet	» 50	» »
Le Vagabond (chanson), **Germinal, les Abeilles** (poésies)	» 10	» »
Le Communisme libertaire (chanson), paroles de Mahoudeau	» 25	» »
L'Internationale féministe (chanson), par le Père Lapurge; **Patrie** (poésie), par Léo Kady	» 15	» »
Chansons du Père Lapurge: **L'Affranchie, Dame Dynamite, Le Père Lapurge, C'est de la blague, Y a de la malice, La Muse rouge**, chaq.	» 25	» »
Les Incendiaires, par Vermersch, couverture de Hermann-Paul	» 10	» 15